

sentir à tous les degrés de la gamme du protestantisme.

* * *

Un fait assez récent montre bien le vice de l'application de ce faux principe, provenant du libre examen.

Il y a quelques mois, un évêque des plus distingués de la secte épiscopaliennne, l'évêque Kinsman, du Delaware, descendait de son siège épiscopal, à cause des propositions contradictoires acceptées comme l'expression de la vérité, au sein même de sa propre église.

La lettre de démission touchait plusieurs points de la doctrine. Le principal était celui de l'ordination.

Il écrivait à ses collègues de l'épiscopat : " Comment puis-je, en toute sincérité, moi qui crois que l'ordre est un Sacrement, aller ordonner des clercs qui refusent de croire cette vérité ? De plus, comment puis-je rester plus longtemps à la tête d'une église quand certains de mes collègues de l'épiscopat soutiennent que l'ordre est un sacrement et que d'autres, aussi nombreux, soutiennent le contraire, pendant que l'assemblée plénière des évêques autorise également la foi à l'une ou l'autre de ces opinions contradictoires ? "

Et l'évêque Kinsman, devant ces inconséquences a cherché la vérité intégrale et ne l'a trouvée enfin que dans la religion catholique où il est entré.

Le bon sens veut que la vérité soit une. Ou bien l'ordre est un sacrement et tous doivent l'accepter comme tel ; ou bien, ce n'est qu'un symbole sans importance ; alors l'assemblée des évêques doit imposer cette opinion à tous.

Au contraire, parce que, dans le protestantisme, chacun est libre de croire ce qu'il veut, on admet comme vérités deux choses qui se contredisent formellement. Il ne faut pas être très averti pour comprendre qu'une religion aussi peu sûre de son credo, aussi élastique dans sa règle de foi, ne peut prétendre à exercer d'autorité sur les consciences.

Aussi, c'est l'anarchie complète en matière de foi dans le protestantisme, anarchie qui mène à la désorganisation morale, car, quoi qu'on dise, il n'y a pas de morale possible, sans les dogmes et dans le protestantisme il n'y a pas de dogme dont l'existence soit assurée.

* * *

L'Eglise catholique ne peut se commettre avec ces partisans de l'erreur. Eclairée par l'assistan-

ce divine, la religion catholique guide ses fidèles infailliblement dans la vraie voie.

Au simple point de vue humain, le seul que les protestants puissent envisager, le catholicisme est incontestablement supérieur au protestantisme à cause de l'unité de sa foi.

Le credo catholique au Canada est le même qu'aux Etats-Unis, en France, en Chine ou en Afrique. Les articles de foi que les apôtres ont donnés aux fidèles de leur temps ont été conservés intacts : les vérités pour le triomphe desquelles les martyrs sont morts à Rome et partout, aux premiers temps de l'Eglise, sont encore aujourd'hui, pour le monde catholique les vérités fondamentales de la foi.

D'autre part, les obligations et les devoirs que ces vérités imposaient aux chrétiens des catacombes restent encore aujourd'hui le faisceau des devoirs que les catholiques doivent remplir pour mettre leur conduite en accord avec leur foi.

C'est cette continuité ininterrompue de la tradition dans la foi et la morale qui a conservé à l'Eglise catholique son autorité surnaturelle sur les fidèles et son influence extraordinaire sur les autres.

Que les sectes protestantes veuillent s'unir à la force vivante et agissante du catholicisme cela se comprend.

Mais, elles ne peuvent exiger que la vérité s'abaisse jusqu'à l'erreur pour épouser sa cause : elles ne peuvent demander que la religion déplaie à Dieu pour plaire aux hommes.

Si le protestantisme veut sincèrement l'union complète des Eglises qu'il incline son intelligence devant la vérité révélée, qu'il soumette sa volonté à l'autorité infaillible du vicaire de Jésus-Christ et l'union sera parfaite.

Que le protestantisme, par la foi et l'amour, s'élève jusqu'au catholicisme, l'union sera possible : mais qu'il n'espère pas que le catholicisme descende jusqu'à la folie du protestantisme pour une union impossible.

J.-Albert FOISY.

PAS TOUT A LA FOIS

Chez un profiteur :

— La femme : — Dis donc Gustave, les gens se plaignent ; il faudrait songer à diminuer le prix du pain.

— Le mari : — Patience ! nous diminuons déjà le poids, on ne peut pas tout faire à la fois.